

Franz Bartelt

Ah, les braves gens !



PAR L'AUTEUR DE
Hôtel du grand cerf

CADRE NOIR
SEUIL

AH,
LES BRAVES GENS !

FRANZ BARTEL

AH,
LES BRAVES GENS !

ROMAN

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

© Éditions du Seuil – octobre 2019

ISBN 978-2-02-143223-7

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Chapitre premier
La chaussure rouge

1

C'est à l'enterrement de mon oncle Georges que j'ai appris que mon père avait accompli une impeccable carrière de tueur. D'après le peu que j'en sache, il serait mort de sa belle mort, dans son lit, comme un général. Je ne l'ai pas connu. Il m'avait confié aux bons soins de mon oncle Georges, un original qui ne se déplaçait qu'en Cadillac jaune citron, mangeait kiwi, buvait armagnac et fumait havane. Lui aussi est mort de sa belle mort. Il m'a légué sa maison, son compte en banque et la décapotable jaune citron au volant de laquelle, bravant le ridicule, je me dirigeais vers Puffigny, un village ou, plutôt, un gros bourg tellement perdu au fin fond de la France déshéritée que les cartographes n'ont jamais vraiment pu le situer avec exactitude.

Je m'appelle Julius Dump et, dans le passé, il m'est arrivé d'avoir l'ambition de devenir écrivain. Mes talents n'ont jamais été à la hauteur de mes prétentions. En fait, après avoir essuyé une demi-douzaine d'échecs, il a bien fallu que je me rende à l'évidence et admettre l'extrême indigence de mes aptitudes littéraires. Cependant, obéissant en cela aux conseils de mon oncle Georges, je persévere, sans grand espoir, mais avec la vague certitude qu'écrire constitue

finalement un divertissement qui en vaut bien d'autres. Sans doute qu'un jour, avec un peu de chance, il me viendra une bonne histoire, avec des personnages solides, une intrigue pas trop molle, des énigmes un peu moins quelconques que celles dont je me suis contenté jusqu'à maintenant.

Ce jour n'était peut-être pas très éloigné. Rien ne m'interdisait de croire que chaque tour de roue de la Cadillac m'en rapprochait. Du moins est-ce ce que je me répétais pour me convaincre que le sort ne m'avait pas condamné à une médiocrité définitive.

Avant de partir vers ces contrées dont je n'étais pas sûr qu'elles fussent très hospitalières, j'avais entassé dans le coffre de la voiture plusieurs cartons de documents découverts dans la maison de mon oncle Georges : des papiers soigneusement reliés, des carnets, des articles de journaux, des pages manuscrites, des photographies, des pages arrachées à des annuaires, des billets de train, des notes d'hôtel, des factures, le tout concernant mon père, bien que son nom n'apparaisse jamais nulle part.

Quelque temps avant de mourir, mon oncle Georges m'avait confié, textuellement :

« Ce sont des choses que j'ai récupérées à la mort de ton père. Le mieux serait de les brûler. Il ne faudrait pas qu'elles tombent entre de mauvaises mains. J'aurais dû les détruire. Mais j'ai pensé à toi, Julius. Peut-être que tu pourras en tirer une sorte de roman. Elles ne me paraissent pas sans intérêt pour un écrivain aux succès plus que modestes. »

Comme trois ou quatre centaines de malheureux lecteurs, mon oncle Georges avait feuilleté mes livres, sans y mettre plus d'enthousiasme que je n'en avais mis à les produire.

« Ce que tu racontes, c'est peut-être bien, me disait-il, mais on a du mal à y croire. Ça ne sonne pas vrai. »

Il avait raison. J'ai toujours eu un problème avec la vérité. Même en m'inspirant d'un fait divers objectivement informé, je n'ai jusqu'ici jamais réussi à construire un récit vraisemblable ou seulement cohérent. Et je ne suis pas convaincu d'y parvenir cette fois encore, ne serait-ce que parce que je ne me sens pas de divulguer ce qu'il faut bien considérer comme un secret de famille. Être le fils d'un tueur n'est pas un état civil dont on puisse se flatter, sans compter que cela expose naturellement au soupçon : tel père, tel fils. Pourtant, ma réputation d'écrivain calamiteux ne m'empêche pas d'être le plus honnête des hommes, le plus clément des fils et le plus reconnaissant des neveux.

Parmi les documents dont j'avais hérité, il y avait une carte routière portant des annotations et où des noms de villes avaient été surlignés ou entourés d'un trait épais, parmi lesquels Chartres, Annecy, Laval, Honfleur, Limoges, Plougastel-Daoulas, La Bégude-de-Mazenc, Lauzerte, Puffigny. Ces noms, j'en avais retrouvé la liste sur une feuille volante. Tous étaient barrés, à l'exception de Puffigny, raison pour laquelle je m'étais décidé à louer un gîte rural pour un mois à un certain M. Gromard, patron du bistrot de la Gare.

Détail qui aura peut-être une importance : au-dessus du nom imprimé *Puffigny*, soulignée d'un triple trait au feutre noir, la mention manuscrite : *Nadereau*. Probablement un nom de personne ou de personnage.

2

Depuis un moment, j'avais l'impression de m'être égaré au milieu des champs de betteraves et de maïs, quand un gros garçon à tête d'ahuri m'a fait signe d'arrêter.

« Vous passez par Puffigny ? m'a-t-il lancé en clignant des yeux.

- C'est là que je vais.
- Moi, c'est là que j'aimerais bien retourner autrement qu'à pied ! »

Sans attendre que je l'invite à bord, il s'est installé, plutôt jovial, en laissant échapper des soupirs d'intense satisfaction, et a commencé à m'expliquer qu'il était tombé en panne de « motocyclette », qu'il l'avait soustraite aux regards des passants en la camouflant dans les maïs et qu'il y reviendrait dans la journée avec sa caisse à outils. Puis, changeant brutalement de conversation, il m'a demandé si j'avais à faire à Puffigny. Comme à ce moment-là je n'avais pas encore appris à dire n'importe quoi, je lui ai indiqué que j'avais loué une maison, dans la campagne.

« Par ici, il n'y a pas de campagne, monsieur ! C'est le grand vide ! Tenez, pour vous dire : le néant serait quasiment plus animé que les champs de betteraves. Par ici, y a rien.

- Je ferai avec.
- Si vous ne cherchez rien, vous allez le trouver. Sans indiscretion, qu'est-ce que vous allez faire à Puffigny ?
- Me reposer. Être au calme. En fait, j'ai l'intention d'écrire un livre.
- Vous êtes écrivain ?
- Plus ou moins.
- Vous êtes connu alors ?
- Ce n'est pas à moi de le dire.
- Je vois, je vois. Incognito. Motus et bouche cousue. Lunettes noires, pseudonyme de précaution. Faux passeport, peut-être. Vous venez par ici pour ne pas être dérangé. C'est vrai, quand on est connu, on est tout le temps dérangé. Moi, à Puffigny, je suis connu. J'y suis né. Je m'appelle Polnabébé. Tout le monde me connaît. On me dérange

pour un oui, pour un non. On me demande de ramener le pain ou des cigarettes. On me serre la main. On me paie des coups à boire. C'est la rançon de la gloire. À mon échelle. »

Il devait avoir l'habitude ou la manie de parler tout seul, en se laissant aller aux fantaisies de sa pensée, sautant d'une considération volatile sur la fragilité des motocyclettes à une spéculation hardie sur le rendement à l'hectare de diverses céréales, en passant par une analyse succincte, et faisandée de préjugés, du métier d'écrivain – « ... qui va aux Amériques comme un paysan va aux champs » –, pour finir, en beauté, par la fête foraine fixée pour une semaine sur la place de Puffigny.

Profitant d'une seconde pendant laquelle il reprenait son souffle, je lui ai demandé s'il connaissait M. Gromard.

« C'est lui qui tient le bistro de la Gare ! Il n'y a plus de gare depuis longtemps, mais ça s'appelle toujours bistro de la Gare. Chez nous, quand on est habitué à un nom, on n'aime pas en changer ! Plus de gare, mais un bistro, l'essentiel est sauvé !

– C'est chez M. Gromard que je dois prendre les clefs de la maison...

– Ah, bé, je vois laquelle c'est, de maison ! Le Gromard, il n'en a qu'une. Juste à côté du canal. Vous n'êtes pas hollandais ?

– Non.

– Ça m'étonne, parce que le Gromard, sa maison, il la loue plutôt à des Hollandais. Avec le canal tout près, ils ne sont pas dépayrés. Ils ont l'impression que c'est comme à Amsterdam. »

Au loin, on apercevait les toits de Puffigny. De temps en temps, sur le bord de la route ou juchés sur un talus, des enfants à l'air farouche semblaient monter la garde. À

l'entrée du village, une femme engoncée dans un volumineux manteau de fourrure poussait un landau.

« Elle, c'est Labosse, un genre de possédée ! s'écria Polnabébé en se trémoussant sur son siège. Quand on la voit pour la première fois, elle paraît un peu bizarre. Comme elle l'est depuis toujours, nous, on la trouve tout ce qu'il y a de normal ! »

À ma connaissance, il n'existe pas au monde un village aussi propre et coquet que Puffigny. Les rues ont l'air d'un décor de cinéma. Rien n'y paraît vrai. Les gens font mine de se promener. En fait, ils vaquent à leurs occupations, mais avec nonchalance, vont au pain ou au journal comme, ailleurs, on va à la plage ou au parc d'attractions, en reviennent comme d'un mois de vacances, se saluent avec des déférences outrées, affichent une espèce de fausse solennité dont on pressent qu'elle masque des envies d'éclater de rire. Sur la place, à l'extrême de laquelle je me suis garé devant le bistrot de M. Gromard, les forains travaillaient aux ultimes préparatifs de la fête. Au premier coup d'œil, on voyait qu'ils n'étaient pas d'ici, qu'ils débarquaient d'une autre planète, d'un monde normal ou normalisé et qui, en tout état de cause, m'était plus familier.

« Vous voilà rendu, annonça Polnabébé. Merci pour la promenade. Je vous offrirais bien un verre chez le Gromard, parce que, moi, j'ai le goût du dédommagement, mais il faut que je prenne ma caisse à outils et que je retourne à ma motocyclette ! La mécanique, c'est bien beau, mais c'est du tracas ! C'est lunatique, comme les belles femmes ! Enfin, vous êtes écrivain et je ne vous apprendrai rien sur les lunes de ces créatures, hein ! »

Je n'ai pas bien entendu la fin de son discours, distrait que j'étais par trois jeunes filles, bras dessus bras dessous,

qui frôlaient la Cadillac en riant aux éclats. De la main, l'une d'elles effleura la carrosserie sur toute la longueur. Son poignet gauche était enfermé dans un bracelet serpent.

3

Le bistrot de la Gare portait bien son nom. L'ambiance y était ferroviaire, avec, tombant du plafond, des bruits de trains qui passent sans s'arrêter ou d'autorails qui s'arrêtent. Le patron était coiffé d'une casquette de chef de gare, à l'ancienne. Cet après-midi-là, au comptoir, il n'y avait que trois usagers : un jeune type à chemise ouverte et deux vieux gars en bottes de caoutchouc.

« Qu'est-ce que je vous mets sur les rails, mon bon monsieur ? m'a demandé M. Gromard.

— Je suis Julius Dump. Je vous ai loué une maison.

— C'est pas parce que vous m'avez loué une maison que ça vous dispense de boire un coup ! Une bière, ça vous va ? Pour la maison, je ne peux pas vous y conduire maintenant.

— Si vous m'expliquez, je peux peut-être trouver moi-même...

— Vous ne trouverez pas, monsieur Dump. C'est trop compliqué. Par ici, tout est compliqué, même ce qui est simple. Vous êtes pressé ? »

Au ton de sa voix, j'ai tout de suite compris que je n'avais pas intérêt d'être pressé. En tordant la bouche comme pour en bassiner les mots qu'elle contenait, il ajouta :

« Je dois attendre que ma femme soit revenue d'avoir fait ce qu'elle doit faire pour me maintenir au plus haut de ma réputation de cocu. »

Un des deux vieux se gratta le front à dix doigts.

« Elle est longue, ta femme, aujourd'hui, Gromard ! Elle s'allonge ! Elle s'étire ! Tu ne trouves pas ?

— C'est à cause de la fête ! répliqua le bistroquet. Elle se met en avance ! Pendant tout le week-end, elle servira en terrasse !

— Tout un week-end sans être cocu, ça va te manquer, mâchonna l'autre vieux, comme pour lui-même.

— Ne les écoutez pas, monsieur Dump, dit le patron en glissant un trousseau de clefs devant moi. Je me fais un devoir de ne rien dire, parce que ce sont mes meilleurs clients. Mais si je m'autorisais à dire quelque chose, ce serait que leur niveau d'éducation laisse à désirer. Tenez, c'est les clefs. La grosse, c'est l'entrée. La petite, c'est le cadenas de la remise de par-derrière. Vous pouvez pas vous tromper. La grosse va dans le gros trou. La petite va dans le petit trou. C'est clair ?

— La remise de par-derrière, n'y allez pas, monsieur, c'est plein de cadavres », m'a prévenu le vieux qui s'était gratté le front.

Cette mise en garde n'eut pas l'heure de plaire à Gromard. Il claqua sa serviette sur le zinc.

« Vous n'êtes pas obligés d'étaler ma vie de famille sur la place publique... grogna-t-il en levant les yeux vers la porte.

— Tiens, v'là le Polnabébé, marmotta le jeune type à chemise ouverte. Il manquait plus que ça ! Il manquait plus que ça ! Il manquait plus que ça !

— Y en n'aurait pas un là-dedans qui me véhiculerait jusqu'à ma motocyclette sinistrée ? demanda Polnabébé en posant sur une table ce qu'il appelait sa "caisse" et qui était plutôt une trousse à outils.

— Nous, on ne rend service qu'aux blondes un peu crémeuses, dit un des vieux.

— Et à condition qu'elles nous accordent un crédit à la consommation ! dit l'autre.

— Vous êtes encore là, vous ? » s'étonna Polnabébé en me découvrant accoudé au bar.

M. Gromard hocha la tête, comme quelqu'un qui vient de trouver une réponse rationnelle à une question absurde.

« Eh, monsieur Dump, le Polnabébé, il peut vous y conduire, lui ! Ça ne te dérangerait pas, d'accompagner monsieur jusqu'à la maison ?

— Avec monsieur, on se connaît déjà ! Hein, m'sieur ! La maison du canal, elle est juste sur la route de ma motocyclette ! Mais, attention, je ne vais pas y aller à sec ! Allez, Gromard, fais-moi-z'en tomber une portion ! Sans mayonnaise sur le dessus ! Merci ! »

D'un geste de semeur aguerri, Polnabébé jeta des pièces sur le comptoir, pendant que le patron lui tirait une bière confortable, sans excès de faux col.

4

L'architecture un rien kitsch de la maison du canal n'avait rien à envier aux constructions du village. De près comme de loin, elle donnait l'impression d'avoir été conçue en trompe-l'œil. La façade avait été peinte dans un mauve sans ostentation censé mettre en valeur des giclées de roses trémières. À peine avais-je garé la Cadillac devant le perron que Polnabébé se propulsait hors de la voiture.

« Un service en valant un autre, monsieur Dump, je peux vous aider à transporter vos bagages ! »

Il dansait derrière la voiture en se crachant dans les mains, impatient de se rendre utile. Apercevant les trois valises alignées dans le coffre, il poussa des cris de joie et, au prétexte qu'il se considérait « visiblement plus jeune » que moi, insista pour en prendre deux.

« Si c'est pas un secret, vous écrivez quoi, comme livres ? demanda-t-il en entrant dans la maison.

- Un peu de tout. Plutôt des romans policiers.
- Vous avez une machine ou vous écrivez à la main, comme à l'école ?
- J'ai une machine.
- Je parie que vous écrivez la nuit. Les vrais écrivains, ils écrivent la nuit.
- Pas ceux qui se couchent de bonne heure. »

Pendant que je m'activais à vider les valises et à en répartir les contenus au petit bonheur la chance sur des meubles, des étagères, des coins de table, Polnabébé, sourcils froncés, appuyé à deux mains sur le bord d'un guéridon, essayait d'assouvir ses curiosités et, surtout, de satisfaire son consumant besoin de bavardage.

« Ça va parler de quoi, votre livre ? Vous parlerez du canal ? Et de Puffigny ? Ça serait bien, parce que ça nous ferait connaître dans le monde entier ! Nous, par ici, on n'est pas connus. Même les Français, ils nous ignorent ! C'est vrai ce que je vous dis : personne ne sait qu'on existe. On nous a oubliés.

- La région n'est pas très touristique, non plus.
- S'il faut être touristique pour être connu, alors on ne sera jamais connus.
- À moins qu'il n'y ait quelques beaux crimes.
- Vous croyez que ça peut jouer ?
- Un beau crime attire la presse, la télévision, les radios !

Il n'y a jamais eu de crimes dans le coin ?

– Peut-être qu'il y en a eu, mais on n'en a jamais rien su. Les gens font leurs coups en douce. Entre eux, ils en parlent encore assez bien, mais ils ne disent jamais ce qu'ils savent. Ni ce qu'ils pensent. C'est la mode du pays. »

Brusquement, il redressa autant qu'il le pouvait sa courte silhouette et, tapotant son poignet où il n'y avait pas de montre, il déclara, non sans une certaine componction, qu'il

ne se « sentait pas le droit de faire attendre sa motocyclette plus longtemps ».

« Si vous avez besoin, vous n'aurez qu'à demander ! J'habite chez ma mère ! Vous demanderez Mme Polnabébé. À Puffigny, Polnabébé, c'est connu. Surtout n'hésitez pas. Pour moi, c'est vachement gratifiant de collaborer avec un écrivain. Vous pensez bien que dans le canton il n'y en a pas des masses. Vous êtes le premier. Vous allez devenir une curiosité locale.

— N'exagérons rien, dis-je en feignant de jouer les modestes.

— Je vous jure, monsieur Dump ! Ils n'ont jamais rien vu ! Ça aurait été mieux si vous aviez été chanteur ! Chanteur, c'est plus connu qu'écrivain. Mais écrivain, pour un petit pays, c'est déjà bien. On ne va pas se plaindre. »

D'un pas de côté, il glissa vers le couloir en ébauchant une courbette. Avant de disparaître, il alluma la lumière.

« Vous y verrez mieux », dit-il avec un soupir.

5

Les Bellèque étaient des vieux déjà trop vieux depuis longtemps, mais ils s'imposaient de demeurer fidèles à la philosophie de leurs jeunes années : tatouages, look rock and roll des origines, queue-de-cheval pour lui, crinière clairsemée mais encore plausible pour elle, accessoires à clous, à franges, à lanières. Lui, c'était Roguerse. Elle, c'était Zerma. Elle était assise au bout de la table. Ces dernières années, elle avait perdu en mobilité. Ses jambes étaient devenues paresseuses. Ils étaient tous les deux affaiblis par l'âge et par divers excès dont ils avaient réjoui leur quotidien pendant six ou sept décennies. Roguerse cuisait des saucisses. C'était sa

passion. S'il n'avait pas eu le sens de la mesure, il en aurait cuit du matin au soir, se serait relevé la nuit. Pour lui, la saucisse, c'était le rituel rock and roll par excellence.

« Roguerse, gémissait Zerma pour la douzième fois de la journée. Roguerse, je te cause...

– Tu sais bien que je veux pas qu'on me cause quand je me travaille la saucisse !

– Tu me kiffes plus !

– Je te kiffe, Zerma ! Tu sais bien que je te kiffe !

– Je sens que tu me kiffes plus, Roguerse ! En tout cas, tu me kiffes moins !

– Je te kiffe, bordel !

– Tu m'as déjà kiffée plus ! »

Il n'aimait pas être dérangé quand il attaquait la cuisson des saucisses. Mais il lui venait des pitiés. Il reniflait.

« Tu doutes de mon kiffage ? demanda-t-il en se retournant et en brandissant d'un geste exaspéré une saucisse à moitié cuite au bout d'une fourchette.

– Roguerse, si tu as quelque chose à me dire, dis-le-moi avant qu'il soit trop tard.

– De quoi que tu me causes, Zerma ?

– Je cause pas : j'essaie de renouer le dialogue. J'ai lu un article sur la sclérose du couple. Depuis le temps qu'on est ensemble, ça risque de nous guetter ! Moi, ça me fout les miquettes ! La sclérose du couple, c'est la mort de l'amour à brève échéance ! Moi, je te kiffe, Roguerse ! Je te kiffe !

– Je te kiffe aussi, Zerma !

– Tu dis ça pour couper court à la discussion ! Moi, j'ai pas peur de le dire, je te kiffe comme au premier jour ! Et même, comme avant le premier jour, quand je te connaissais pas encore et que je t'imaginais comme le prince qu'on kiffe ! Et toi, tu me kiffes comment ?

– Je te kiffe normal !

